

KINO

Verlorene Welten

Einen Film über Kuba zu drehen, ohne Partei zu ergreifen, erscheint eigentlich unmöglich. Andy Garcia ist dies mit "The Lost City" dennoch gelungen.

Andy Garcias "The Lost City" brauchte ganze 16 Jahre, bis der Film, in nur 35 Tagen abgedreht, den Weg in die Kinos fand. Für den kubanischen Schriftsteller Guillermo Cabrera Infante, der das Drehbuch verfasste, kommt die Kinopremiere trotzdem zu spät. Er starb im Februar letzten Jahres.

Andy Garcia, selbst kubanischer Herkunft, konzentriert sich in seiner Regiearbeit, in dem er auch in die Hauptrolle schlüpft, auf eine ganz spezielle Epoche in der Geschichte Kubas. Der Film spielt hauptsächlich zu dem Zeitpunkt, als Fidel Castro im Jahre 1959, nach zahlreichen Revolten, an die Macht kommt.

Doch dem beliebten Gangster-Darsteller geht es weniger um Kritik an Castro oder an dessen Vorgänger Battista. Garcia erzählt vielmehr die alte Geschichte über den Teufelskreis aus Macht und Gewalt und kümmert sich scheinbar wenig um politische Einfärbungen. Hauptperson ist der elegante Fico Fellove (Andy Garcia), der den sehr beliebten Nachtclub "El Tropico" betreibt. Seine

Gäste sind die reicheren Einwohner Havannas, die in Scharen in Ficos Club zu Cha-Cha-Cha, Rumba und Mambo tanzen. Eines Tages betritt ein harmlos aussehender, aber gefürchteter Mann Ficos "El Tropico": Es handelt sich um den Mafioso Meyer Lansky (Dustin Hoffman), welcher

Fico ein Angebot macht, das er nicht ablehnen darf: Lansky schlägt Fico die Umgestaltung von dessen Nachtclub zu einem Casino vor. Doch der mit seinem Club zu Reichtum gekommene Fico Fellove will davon nichts wissen. Bereits kurze Zeit später bekommt Fico die Auswirkungen seiner Entscheidung zu spüren: Eine seiner viel versprechendsten Tänzerinnen kommt während ihrer Show durch eine - von Lansky geplanten - Explosion ums Leben.

Während die Familie Fellove eher auf gewaltlosen Wi-

derstand setzt, kommt es in der kubanischen Bevölkerung immer häufiger zu Unruhen. Doch Luis und Ricardo Fellove, Ficos Brüder, schließen sich einer Gruppe an, deren Ziel es ist, Präsident Battista zu stürzen. Eine Schande für seine bürgerliche Familie.

Ironie der Geschichte: Castros Regime wird Fico später zwingen seinen Nachtclub zu schließen und zur eigenen Sicherheit nach New York auszuwandern ...

"The Lost City" ist ein Film über einen Nachtclub-Besitzer, der vor den Gefahren Ku-

bas flüchtet, sich aber nie von seiner Heimat trennen kann. Der von Bill Murray gespielte Drehbuchautor Infante kann zwar in seiner Rolle als Schriftsteller "ohne Namen" ein paar komische Akzente setzen. Trotzdem erfüllt er im Film keine richtige Funktion, so dass Garcia auch auf ihn hätte verzichten können.

"The Lost City" beeindruckt mit seinen frischen und intensiven Aufnahmen - sowohl simple Bilder der kubanischen Natur wie auch die packenden und gelungenen Tanzszenen, die sich wie ein roter Faden durch den ganzen Film ziehen. Neben schönen Musikeinlagen bleiben zudem eindringliche Szenen über Tod und Trauer im Gedächtnis haften. Kontinuierlich werden idyllische und harmonische Bilder durch Schüsse und Explosionen zerstört, was den gewollten Effekt verstärkt.

Andererseits entgeht "The Lost City" nicht einigen Längen. Obgleich der Film optisch sowie schauspielerisch durchgehend zu überzeugen und unterhalten weiß, leidet er dennoch unter seiner Langatmigkeit.

Romain Butti

The Lost City, im Utopia



Tanzen mit dem Tod: In Kuba hat anscheinend jedes Vergnügen seine mörderischen Konsequenzen.

FESTIVALS

Laissez-nous faire la fête!

Avec le Pukkelpop qui s'est terminé le weekend dernier, la saison des grands festivals belges est officiellement finie. Mais la lutte anti-Clear Channel continue.

Quand le nom d'un grand groupe commence avec le mot "Clear", quelque chose cloche. Il n'y a qu'à voir l'affaire Clearstream pour se rendre compte que ceux qui promettent la clarté ont en général des choses à cacher.

Et Clear Channel, ça vous dit quelque chose? C'est un nom que les habitant-e-s des grandes villes belges ou françaises croisent tous les jours, sans forcément s'en rendre compte. Car il faut bien regarder en bas des grands panneaux publicitaires, pour apercevoir le logo de ce géant américain.

Le président et le vice-président, Lowry Mays et Tom Hicks, viennent tous les deux de la direction de l'université Texas Investment Management Company (Utimco). Cette fac à l'américaine, en symbiose avec les entreprises, l'est aussi avec le parti républicain. Entre autres l'un d'eux a fait un millionnaire de George W. Bush en lui achetant l'équipe des Texas Rangers, qui le lui rend bien. En profitant de la dérégulation du secteur des stations de radio américaines, entamée sous l'ère Clinton, la voie était grandement ouverte au groupe Clear Channel, qui à ses débuts ne regroupait qu'une petite dizaine de stations. A partir de 1995 l'ascension du groupe est fulgurante: en économisant à outrance sur le coût du personnel des stations ils établit un

monopole financier mais aussi d'opinion. Puis, le groupe entre dans le marché publicitaire et multiplie encore ses profits. En 1998, avec l'achat du groupe Sirocco en France et de la More Group anglaise, la vague Clear Channel traverse une première fois l'océan. Une expansion aussi phénoménale qu'aux Etats-Unis s'en suit. Aujourd'hui presque tous les grands festivals de musique semblent "infectés" par Clear Channel, si ce n'est eux qui organisent tout. Comme c'est le cas pour le célèbre Rock Werchter ou le Pukkelpop.

Les réactions des groupes progressistes qui s'opposent à cette domination restent cependant molles et peu coordonnées. Si les activistes de antipub.be sont allés jusqu'à organiser un piquet de protestation devant l'entrée d'un concert de U2 en juin 2005, les jeunes écolos belges en restent à critiquer l'absence de tri de déchets à certains festivals. On ne peut que s'étonner devant un tel manque d'opposition face à la mainmise ultra-libérale et américaine sur ce que les Européen-ne-s ont de plus cher: la culture.

Une raison peut être que l'événementiel est un produit très sensible, puisque c'est le dernier ressort d'une société qui en a marre de voir le mal partout. C'est pourquoi le divertissement est une chose importante dans la société

postmoderne: là au moins on peut encore rêver. Pour se faire une idée de cette volonté de ne pas voir ce qui se cache derrière les coulisses, on n'a qu'à lire les nombreuses insultes proliférées contre ceux qui osent mettre en question l'éthique des festivaliers sur les nombreux blogs dédiés aux festivals.

Certes les pratiques de Clear Channel sont nettement moins politiques en Europe qu'aux Etats-Unis - où ils ne rechignent pas à organiser des rallyes pour la guerre ou de monter leurs propres stations anti-Clear Channel, pour affaiblir et contrôler les contre-tendances. Mais la scène culturelle se dégrade tout de

même depuis leur arrivée sur le marché. Une arrivée d'ailleurs bénie par la Commission Européenne de l'époque. D'un côté leur monopole nuit aux scènes indépendantes qui se retrouvent démunis face à ce géant et doivent se retirer de plus en plus dans les poches d'air qui leur restent. On peut même dire que de tels monopoles à la Cleat Channel donnent un petit coup de pouce à la précarisation du secteur artistique indépendant. De l'autre parce que celui qui possède presque tout décide aussi des prix. Ainsi un blogueur (www.angelfire.com/blog/coupdegueule/anticctm/anticctm.html) s'est appliqué à retracer l'évolution des prix de concerts depuis l'arrivée de Clear Channel. En dix ans, tous les prix ont plus que doublés.

Et puis il y a ce qui se passe derrière les coulisses: si des groupes se refusent à jouer le jeu de Clear Channel, leurs

concerts sont tout simplement annulés et leur promotion réduite à néant. C'est même arrivé à Britney Spears lorsqu'elle avait choisie le "mauvais" promoteur pour une de ses tournées.

En fin de compte, face à cette poulpe qui ravage petit à petit la scène culturelle du moins au Benelux et de plus en plus en France, il ne reste aux européens qu'à s'en prendre à eux-mêmes. Car les grands promoteurs de l'ère pré-Clear Channel ont sûrement faits de grosses dividendes en lui vendant leurs parts. Et les consommateurs ne font que consommer.

La seule alternative reste donc de fréquenter au maximum les petites salles et les petits groupes. Même si ça fait mal de rater ses héros de jeunesse, qui entre temps jouent le jeu Clear Channel.

Luc Caregari



Trouble-fêtes ou combattants d'une nouvelle ère? Une petite démonstration antipub devant l'entrée d'un méga-concert de U2 en juin 2005. (photo:www.antipub.be)